

LA CROIX

France

15 juin 2023



CULTURE

Le paradis perdu du peintre Marc Desgrandchamps



Le tableau *Les Effigies*, peint en 1995 par Marc Desgrandchamps. Jean-Claude Planchet/RMN-GP/ADAGP

repères

Deux expositions

Au Musée des beaux-arts de Dijon, l'exposition « **Marc Desgrandchamps - Silhouettes** » dure jusqu'au 28 août. Le catalogue est édité chez Skira (216 p., 39 €).

Parallèlement, le Musée Magnin de Dijon présente, en dialogue avec ses collections permanentes, une vingtaine d'estampes réalisées par l'artiste, avec l'imprimeur et éditeur Michael Woolworth, depuis 2002. Dans ce même musée, ne manquez pas l'exposition d'une quarantaine de peintures napolitaines dues à Ribera, Giordano, Mattia Preti et d'autres, prêtées par la Fondation De Vito, en Toscane, jusqu'au 25 juin.



— Le Musée des beaux-arts de Dijon expose une cinquantaine de toiles récentes de cet artiste.

— Hanté par la fragilité du monde, il tente désespérément d'en sauver des fragments.



Dijon
De notre envoyée spéciale

Sous un ciel d'un bleu implacable, deux têtes coupées, l'une de cheval et l'autre de vache, se dressent, fichées chacune sur un pieu, dans un pré maculé d'éclats de chair et de sang. Ces deux totems macabres ont été peints en 1995 par Marc Desgrandchamps «*en écho, dit-il, au retour de la guerre en Europe, dans les Balkans où des peuples, qui vivaient en bonne entente, se sont mis à se massacrer*». Intitulé *Les Effigies*, ce grand diptyque – acquis par le Centre Pompidou – est accroché en ouverture de l'exposition que le Musée des beaux-arts de Dijon

consacre à l'artiste jusqu'au 28 août. Comme une allusion à cette autre guerre qui ravage aujourd'hui l'Ukraine...

Un visiteur non averti pourrait ne voir dans ce tableau qu'une image sortie d'un western, où les crânes de bovidés sont dressés à l'entrée des ranchs. Un autre emblème de la sauvagerie humaine, en somme. Parsemée de clins d'œil au cinéma ou à la littérature, la peinture de Marc Desgrandchamps aime à cultiver l'ambiguïté, bien loin d'un message univoque. Et si les tensions de l'actualité affleurent parfois dans ses toiles, c'est toujours de manière extrêmement discrète...

Parmi la cinquantaine de ses œuvres récentes réunies à Dijon, la plupart offrent, au premier regard, une apparente insouciance. Dominées par un bleu méditerranéen nuancé de sable ou de vert tendre, ce sont des scènes de plage, de chevaux libres, de vacancières robustes en maillot de bain. Certaines font des selfies avec leurs portables ou prennent des photos de vacances. Un motif apparu dans l'œuvre depuis une dizaine d'années. L'artiste travaille principalement à partir d'images de presse ou de ses propres clichés, qu'il réinterprète librement.

Quelques menus détails, pourtant, troublent le calme trompeur de ces peintures. Ici, à l'arrière-plan, ce sont des petites silhouettes noires qui luttent non loin d'une crique, tandis que surgit, au-devant de la toile, une femme indifférente, sur une bicyclette. Plus

loin, *Une traversée* (2022) nous montre, vues d'avion, les côtes de l'île d'Elbe et de l'Italie, avec de minuscules bateaux sur la mer, tandis qu'apparaissent suspendus dans les airs, comme dans une vision mystique, les planches de bois et les cordages d'une barque. Cette *Traversée*, aux allures de dernier voyage, serait-elle une allusion au décès de milliers de migrants, noyés en Méditerranée ?

Parsemée de clins d'œil au cinéma ou à la littérature, la peinture de Marc Desgrandchamps aime à cultiver l'ambiguïté, bien loin d'un message univoque.

Dans une autre toile, une statue de *L'Aphrodite pudique* grecque, tentant de remonter sa robe pour cacher son sexe, croise deux silhouettes noires de femmes en tchador et sans mains, dans un saisissant télescopage temporel. Plusieurs autres tableaux relient ainsi des figures contemporaines – féminines le plus souvent – à des antiques célèbres, en partie brisés, ou à des ruines. Comme si l'artiste était hanté par la nostalgie d'un paradis perdu.

Le titre même d'un de ses tableaux, «*Un matin du temps de paix*», est ainsi emprunté au film *La Jetée* de Chris Marker dont le héros, prisonnier pendant la guerre et replongé dans le temps heureux de son enfance, mesure soudain l'immensité de tout ce qui a disparu. Quelques pas plus loin, un grand diptyque nous montre une plage déserte sur laquelle un brusque coup de vent a renversé des chaises en plastique, à côté des jouets d'un gamin absent.

Avec obstination, Marc Desgrandchamps tente néanmoins de sauver quelques bribes, de recoller des fragments, d'enregistrer les traces fugaces de cette harmonie enfuie. Dans sa peinture, les figures apparaissent souvent morcelées, ou mêlées dans des jeux de surimpressions fantomatiques, comme dans les tréfonds de la mémoire. Voyez ce *Centaure incertain* où, sur fond d'un majestueux paysage de collines, encadré par deux pylônes électriques, les jambes d'un cheval se mêlent à celle d'une femme et au visage d'un smiley contemporain...

Au début des années 2000, l'artiste laissait des coulures suinter sur ses tableaux, telles des larmes. Désormais, il y sème des taches noires comme celles qui s'impriment sur la rétine après une vision éblouissante, ou alors de fines lignes blanches évoquant la surface d'une vitre brisée. Et c'est cette conscience aiguë de la fragilité du monde qui rend son art si troublant.

Sabine Gignoux